

battre avec le lait de sa nourrice, et cette manie ne le quitte qu'à la tombe. Le premier coup de poing que je reçus à l'étranger pour un coup de cravache, disait le prince K..., telle fut ma première leçon de liberté."

Ainsi, l'on s'injurie à la cour, on s'arme du bâton dans la rue on lève le pied ou la main et l'on fait siffler le fouet chez soi, mais on vole partout. Tromper le prochain est un péché fort véniel ; de s'approprier par adresse ou par ruse le bien d'autrui, personne, ne se fait scrupule. Le filou russe est de force à rivaliser avec les premiers filous du monde : le mot n'est pas de nous, il appartient à M. Ivan Golovine.

" La filouterie ajoute-t-il, est poussée à un si haut degré en Russie, qu'on dirait vraiment qu'elle est dans l'air et dans le sang. Le commerce et la fabrication russe sont certainement les moins honnêtes du monde. La Chine et l'Angleterre ont à s'en plaindre au même degré. Les Chinois, assez confiants pour recevoir sans les visiter les rouleaux de drap russe, trouvent au fond des morceaux de bois ; les Anglais achètent de la graisse pour du suif. En vain leur gouvernement a protesté contre cet abus un nombre infini de fois ; en vain l'empereur lui-même a lancé des décrets pour les réprimer.

" Un Français, chargé de réprimer cette fraude, a failli être tué par les fabricans, et les employés n'ont pas été à l'épreuve des séductions auxquelles il avait résisté, car ses dénonciations sont restées sans résultat. Le petit négoce ne vit que de rapines ; vous achetez un objet dans la boutique, et vous en emportez un autre chez vous. Il faut être toujours sur ses gardes. Les domestiques sont aussi voleurs que les cochers et les cuisiniers."

L'auteur de : *la Russie sous Nicolas Ier*, qui a vu les voleurs de son pays à l'œuvre, rapporte des traits curieux. Tantôt c'est un officier qui, prévenu qu'on vole sur les bateaux à vapeur en partant pour l'étranger, garde soigneusement ses poches avec ses mains, tout en causant avec un voyageur qu'il a accompagné jusques sur le pont du navire. La cloche du départ sonne ; il abandonne ses poches pour embrasser son ami, puis il y reporte aussitôt la main, et n'y trouve rien. Tantôt c'est un autre gentilhomme qui dépose son lorgnon sur le buffet d'un foyer, et le surveille d'un regard attentif ; mais il a l'imprudence de prendre un verre et de lever les yeux pour boire ; le filou aux aguets saisit le moment favorable, et le lorgnon a disparu.

Plus loin, c'est M. Golovine lui-même qui, voulant se rendre de Tvor à Moscou, loue un cocher à prix débattu et part. Réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par son compagnon, qui réclamait le paiement d'une partie de la somme convenue, il lui remet par mégarde 8 roubles de plus qu'il ne lui était dû, et ne s'en aperçoit que lorsqu'il n'était plus temps d'y aviser. Quinze jours plus tard, se retrouvant sur la même route, il aperçoit son homme, qui le reconnut, et vint à lui le chapeau à la main. Était-ce dans le but de lui rendre ce qu'il avait reçu de trop ? M. Golovine le croyait, et s'applaudissait déjà d'avoir, une fois en sa vie, rencontré par voies et chemins un honnête homme, oiseau rare en Russie, semblable au cygne noir dont parle le poète latin ; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il l'entendit affirmer que son excellence s'était trompée de 8 roubles en moins, et que cette erreur de compte provenait sans doute du sommeil de son excellence. L'excellence improvisée admira l'audace du cocher, et lui fit compliment sur son esprit ; le fripon, sensiblement flatté, daigna reconnaître ses torts. A quoi bon nier ? L'honneur du métier était sain et sauf ; une défaite semblable équivalait à une victoire : on pouvait d'ailleurs prendre sa revanche une autre fois.

T.

Assurément, il n'est pas de pays au monde, où il ne se commette journellement de pareils actes d'improbité ; mais ce qui, de l'aveu de son peintre de mœurs, caractérise la Russie, c'est l'extrême facilité que montrent les populations à s'engager sur cette pente mauvaise ; la fourberie est de droit commun ; la manie du vol est dans l'air et dans le sang, c'est tout dire. Comment s'étonner dès lors que la prévarication soit à l'ordre du jour dans les fonctions publiques, et que M. Ivan Golovine soit autorisé à s'écrier amèrement : " Les dilapidations des employés surpassent, en Russie, tout ce qu'on peut s'imaginer. Tous les fonctionnaires petits ou grands, volent ouvertement et impunément, depuis les munitions jusqu'aux vivres des soldats et aux médicamens des hôpitaux. On vole, en quelque sorte, jusqu'à des hommes, en cachant le nombre de ceux qui succombent dans chaque affaire, à la fin de la campagne. On continue ainsi à recevoir les vivres et l'équipement pour ceux qui, disparus des rangs, ne disparaissent des listes qu'au terme de la guerre.

Au Caucase, où les hostilités ne discontinuaient pas, cet abus avait atteint des proportions inouïes ; les rangs, étaient vides ; les listes étaient pleines, et les poches aussi. Le capitaine vit de son escadron de sa compagnie ; le colonel de son régiment ; le général de sa brigade, et ainsi de suite. En cédant le commandement de son corps d'armée, on s'entend avec son successeur, et tout est dit. Les officiers de police, qui reçoivent un millier de francs d'appointemens, ont des pelisses et des chevaux de plusieurs milliers de roubles. Les chefs de police ont des maisons, et les gouverneurs des hôtels. On fait sa fortune au service plutôt qu'ailleurs, et dans certains emplois plus vite que dans d'autres. Une main lave l'autre ; les employés, petits et grands, se partagent les bénéfices ; et malheur à celui qui voudrait faire de la probité ! La pauvre brebis innocente serait dévorée par ces loups rapaces. Avec de l'argent, on gagne en justice les plus mauvaises causes, et l'on se rachète de tous les crimes. Veut-on faire un procès ? on ne se demande pas si l'on a plus de droits que son adversaire ; on examine seulement si l'on est plus riche que lui ; sûr alors d'avoir les juges de son côté, on agit. L'empereur lui-même se déclare impuissant contre ce fléau, et c'est à peine si l'on ne lui vole pas ses propres effets.

Certes le tableau est complet, et il n'y manque rien, pas même des faits particuliers et des noms propres. M. Ivan Golovine n'hésite pas à citer M. Gejelinski, qui trafiquait de la signature du czar ; qui, chef de la chancellerie du comité des ministres, effaçait ou modifiait à prix d'or les décisions impériales écrites au crayon. Il raconte le trait de ce jeune fiancé qui, le jour de ses noces, avait loué pour sa future une parure en diamans. Les bijoux ayant été soustraits, il courut aussitôt chez le commissaire de police, et fit sa déclaration. Alors, sans s'émouvoir, le fonctionnaire public ouvrit un bureau et lui montra les objets volés ; le plaignant tout joyeux étend la main pour les reprendre ; l'agent referme le tiroir et demande 6,000 roubles. Où trouver une aussi forte somme ? Le volé est un pauvre employé sans fortune n'ayant pour tout moyen d'existence que ses appointemens. Désespérant de fléchir le commissaire, il s'en va trouver le général Kakoschkin et lui expose le fait.

Le grand-maître de la police jette sur le malencontreux solliciteur un regard de travers, se borne à répondre dédaigneusement : " Je n'ai pas de tels employés," et le congédie avec un salut majestueux. Ailleurs, c'est un individu qui saisit un voleur en flagrant délit et le conduit à la police : " Ah ! s'écrie le commissaire, c'est une ancienne connaissance !" Et il s'empresse de